

QUATRE MILLIONS DE SPECTATEURS DEVANT LA PREMIÈRE SÉRIE QUOTIDIENNE FRANÇAISE

Un si grand sommeil

C'est un feuilleton, sur France Télévisions, au titre prometteur : « Un si grand soleil ». Un programme bien fait pour nous reposer des difficultés de la vie sociale et, plus encore, des envahissements de la politique. Mais est-ce si sûr ? Que fait une série très regardée à ceux qui la regardent — y compris politiquement ? À plus forte raison quand elle est convaincue de ne rien avoir de « politique ».

PAR FRÉDÉRIC LORDON

TOUT va bien. Il est bon de le rappeler, aussi souvent que possible d'ailleurs, car le spectacle du monde pourrait conduire des esprits négatifs à en douter. À tort, bien sûr. Non pas, pour être honnête, que, rigoureusement parlant, *tout* aille au mieux, mais pour *l'essentiel* tout de même, oui. La « création » — précisons : la création vendue aux institutions — est d'ailleurs là pour nous en assurer. Ainsi, Leïla Slimani, au Festival de Cannes en conférence de presse du jury. Gardienne de *l'essentiel*. Un journaliste a eu le mauvais goût d'interroger le sens politique du Festival alors même qu'on massacre à Gaza, au point qu'une tribune de Grandes Consciences un peu brutalement réveillées s'en émeuve. Sur l'estrade, on regarde la pointe de ses souliers. Leïla Slimani se porte heureusement volontaire pour rattraper ce léger début de naufrage. *L'essentiel*, cette bouée de sauvetage : « *Nous avons à continuer de défendre la beauté, la poésie et l'envie de vivre — l'envie de vivre (bis).* » Il est bien certain que dans les conditions de fortune qui sont les siennes, défendre l'« envie de vivre » de Leïla Slimani ne nécessite pas d'efforts excessifs. Mais les autres, à qui *l'essentiel* n'apparaît pas avec autant de clarté ? Comment le leur faire apercevoir à nouveau ?

Heureusement, comme tous les autres secteurs capitalistes, l'industrie « artistique » pratique le sain principe de la division du travail. Le Festival de Cannes parle aux festivaliers, le service public de l'audiovisuel se charge de la masse. Tous les soirs, à l'heure adéquate, c'est-à-dire après le journal télévisé (JT) qui pourrait conduire à faire douter, la série *Un si grand soleil* réadministre une petite dose d'« essentiel », bien sûr dans une formule redescendue des hauteurs slimanesques, néanmoins ramenée à son principe fondamental, très concentré : tout va bien. Le titre même de la série n'est-il pas en soi comme un prospectus : à la fois des charmes incontestables de la vie à Montpellier, puisque toute la série y a élu domicile, et, plus philosophiquement, du bien-fondé des attitudes positives à l'égard de l'existence.

L'anti-« The Wire »

Ici l'effort à déployer, comparé à celui de Leïla Slimani parlant aux festivaliers, est autrement exigeant. C'est qu'il s'agit de parler à une tranche de population dont la vie ignore l'ensevelissement de principe — et doit activement être ramenée à cette manière d'envisager les choses. L'effort est considérable, il est méthodique également. Impossible en effet de tourner autour du pot : il faut prendre de front la vie sociale puisque c'est l'élément même de la vie des spectateurs, qu'ils la connaissent de première main et qu'elle est

le lieu de leur doute quant à la présence bienfaisante du soleil. Pénétrante intuition des scénaristes : saisir la vie sociale par les institutions. Ici *Un si grand soleil* rejoint *Sur écoute (The Wire)* — sur le mode de l'inversion grotesque. *The Wire*, souvent désignée, à raison, comme « la meilleure série du monde », déployait une impitoyable enquête sur les institutions, police, syndicat, mairie, médias, école. De même *Un si grand soleil*. À ceci près qu'en lieu et place de l'enquête, il s'agit d'une célébration : comme dans la série HBO, il y a des institutions, mais, dans ces institutions, c'est la félicité. Étonnamment, la vie sociale est un hexagone institutionnel, c'est beau comme la France : l'école, le média, l'hôpital, l'entreprise, la police, la justice. Et, dans chaque côté de l'hexagone, c'est formidable : puisque *tout va bien*. *Un si grand soleil* ou *The Wire* à la française — c'est-à-dire l'anti-*The Wire*.

Au *Midi libre* — autant y aller carrément, pourquoi se donner la peine d'inventer un titre quand on a pareil joyau sous la main? —, au *Midi libre*, donc, on est entièrement dévoué au bien public, notamment à l'éducation des citoyens, à qui il arrive, c'est sans doute l'effet pernicieux des réseaux sociaux, de verser dans le complotisme. Mais on veille aussi à l'information intransigeante, celle qui porte la plume dans la plaie — il y a des scandales, il faut les dénoncer —, autant qu'à la dignité des chiens écrasés. On aide la police en couvrant ses enquêtes, parfois un peu maladroitement, mais toujours animé d'un sentiment citoyen. On houspille la justice qui ne se saisit pas assez vite des grandes affaires — le trafic de drogue, ce fléau.

À Montpellier, il y a aussi le lycée Gustave-Flaubert — mais lui semble imaginaire. Peu importe : il est surtout prétexte à afficher le logo de la région Occitanie — qui a tout de même versé 1,2 million d'euros de subvention à la production depuis 2018, et attend de légitimes retours symboliques. Au lycée Gustave-Flaubert, comme au *Midi libre*, tout est pour le mieux. Les locaux sont splendides, les classes ne connaissent aucune surcharge. Les élèves sont bien élevés, sans doute ont-ils leur langage à eux, se montrent parfois un peu turbulents, ou perturbés, mais, dame, ce sont des adolescents. La proviseure est d'une parfaite humanité, la « communauté éducative » resplendissante.

Comme la « communauté soignante » — de l'hôpital public. Les chambres individuelles sont claires et spacieuses, le personnel, tout de dévouement, reste sans compter son temps auprès des patients. Le souci d'être en prise avec la réalité est néanmoins vif : la directrice, homologue en bienveillance de la proviseure, se dit préoccupée de la réduction des moyens, le personnel soignant est préoccupé à son tour, mais ça reste très « intérieur » et, somme toute, abstrait : pas de tri aux urgences, à peine quelques plaintes des aides-soignantes. Si, quand même : une bien vilaine affaire de harcèlement moral — ça existe parfois, hélas —, avec une interne arrogante, puis une chirurgienne un peu cassante — mais on se parlera, c'était un malentendu, et tout rentrera dans l'ordre.

Vient l'entreprise — et un cran de bonheur est franchi. La vie laborieuse y est représentée par un unique plan, décliné à l'infini, d'un salarié d'entrepôt bordereau en main vérifiant l'expédition des colis. La vraie vie est à l'étage : dans les bureaux. La pédégère est une sorte d'aimable harpie qui tient son monde d'une main de fer, mais en définitive s'exploite elle-même bien plus qu'elle n'exploite les autres. Qu'on n'aille cependant pas dire que la réalité du monde du travail est ignorée : il y a un syndicaliste dans cette entreprise. Et même : des conflits salariaux. On a d'ailleurs frôlé la grève. Heureusement la raison a parlé : les augmentations revendiquées n'étaient pas raisonnables — le syndicaliste a fini par l'admettre. Et les craintes de licenciements au moment d'une fusion — c'est la vie naturelle des affaires —, si elles ont été vives, ont été dissipées : la direction générale n'a qu'une parole.

Les sommets dans l'ensoleillement cependant sont atteints au commissariat. La vocation au bien public y est de rigueur. Le commissaire est un peu pète-sec, mais tellement sympathique. On n'a pas besoin de prononcer une seule fois le mot « républicain » pour être certain que ses policiers sont les meilleurs des hommes. Et des femmes : le commissariat ne compte-t-il pas une OPJ lesbienne (point diversité), aux idées humanistes bien ancrées ? Les auxiliaires de police conduisent les menottés avec des expressions de compassion désolée, qui disent qu'il y a parfois bien du malheur dans la société mais que *sed lex*.

Les scénaristes cependant ne se voilent pas la face : on sait qu'il y a parfois des « problèmes » dans la police, on ne feindra pas de regarder ailleurs. Comme on ne veut pas non plus s'étendre, on a confié à un personnage unique le soin de les incarner tous : il est raciste, sexiste, homophobe — mais *dans le fond* pas mauvais bougre. Pas d'inquiétude en tout cas : rien de systémique.

Une critique aussi abrasive des institutions s'appuie nécessairement sur un socle philosophique de première qualité. En un mot : la vie (sociale) est aimable et mérite notre *modération*. La survenue des différends — il peut même y avoir jusqu'à des *conflits* — est bien normale, néanmoins : raison garder. Au travail, on l'a vu, où l'on se prévient des folies salariales. Mais aussi quand il s'agit de l'engagement dans les grandes causes — auxquelles les scénaristes, concernés et à l'écoute de la société, font entièrement droit. La chasse par exemple. Ou les atteintes environnementales de projets immobiliers peu précautionneux, l'agriculture excessivement chimique également. Une grande leçon cependant : trop de radicalité est *toujours dommageable*. Pourquoi donc aller à de regrettables confrontations, ou risquer des manifestations non autorisées que même la jeunesse des activistes ne peut justifier ? Il s'ensuivra d'inévitables dérapages, de la violence même. En toutes choses donc, conserver le goût du compromis — et le courage de la nuance. De la politique si l'on veut, ma non troppo, et pourvu qu'elle soit citoyenne.

Sirop incapacitant

Pour nous en convaincre, le scénario disperse astucieusement une multitude d'indices subtils, bien faits pour nous assurer que la vie est bonne et ne vaut pas qu'on la chahute. On vit couramment dans des maisons de trois cents mètres carrés avec piscine. Tout le monde ou presque roule en véhicule électrique VW ID.4 (de 41 500 euros à 50 990 euros TTC, renseigne le site), heureuse coïncidence des choix automobiles en tout cas. Chez la pédégère, le *branding* ne fait même plus semblant d'être discret : les employées de maison s'empressent en tablier Shiva — l'exploiteur qui a réussi cette performance symbolique de transfigurer la domesticité à coups de photos « studio Harcourt ». La continuité en humanité entre Ingrid Bergman et les femmes de ménage n'est-elle pas évidente ?

On commence à avoir compris l'idée générale : il fait bon vivre dans notre ordre social en général, et en Occitanie en particulier. Par conséquent, il vaut mieux que tout le monde se tienne tranquille. La série a d'ailleurs pour invariant narratif de tenir ensemble une amourette, un fait sociétal et le commissariat, assurant donc à la police une présence *en chaque épisode*. Manière de nous signaler où se tient l'épine dorsale.

C'est une ligne à laquelle la présidente de région, Carole Delga (Parti socialiste), ne pouvait qu'être sensible. De là sans doute qu'après les sommes rondellettes lâchées à la production, il ne restait plus rien pour subventionner le colloque 2025 de l'Association française de sociologie réunissant mille chercheurs — il était certes possible que les questions sociales y fussent évoquées d'une manière un peu moins ensoleillée. Pendant ce temps au moins, on ne parlera pas de l'A69 (raison garder), des interdictions de manifestations en faveur de la Palestine, ou de ce que l'université Paul-Valéry, plus réelle que le lycée Gustave-Flaubert, s'engage dans des directions, disons, étranges, à base de master en « *Quantique du leadership capacitant et vibratoire* » (1), ou de « *Semaine pour la qualité de vie et conditions de travail* » (*sic*) où l'on apprend à « *se relaxer au son du kigonki* » (2). D'autres effets du soleil probablement.

On se trompe quand on cherche le travail de l'hégémonie dans les « appareils idéologiques d'État » comme disait Louis Althusser. Quand bien même, dans une définition révisée, on y inclurait les médias du capital. La propagande à gros sabots est visible de tous — ça n'est pas un hasard qu'année après année les médias s'enfoncent dans le classement des institutions les plus discréditées. En réalité, l'idéologie a ses cheminements autrement pernecieux, et autrement efficaces, ceux-là mêmes où nul n'aurait à l'idée d'y voir une entreprise de malaxer les esprits. Et c'est vrai : d'entreprise, au sens délibéré du terme, il n'y en a pas. Les scénaristes lèveraient les bras au ciel s'ils s'entendaient qualifier d'idéologues. Le fait est : ils n'ont

aucun agenda, aucun double fond. Il leur suffit de se laisser aller à leurs lignes de plus grande pente, les lignes de leur position sociale pour, comme Leïla Slimani, s'émerveiller de la vie bonne qui est la leur, la supposer universellement partagée, tenir à leur désir de n'y surtout rien changer, et proposer une image de la vie sociale à ce point fantasmagorique.

Le pire étant — et c'est bien à cela qu'on mesure la puissance d'une hégémonie — que cette image, pourtant adressée à ceux dont la vie n'est qu'épreuves, est bien faite pour leur entrer dans la tête à la fois comme le rêve de la vie qu'ils voudraient, suffisant à faire oublier la vie qu'ils ont, et comme sirop incapacitant. Tout, dans *Un si grand soleil*, est agencé en vue de la sédation, depuis les faux suspenses qui ne doivent donner lieu à aucune angoisse de spectateur — il en a déjà assez comme ça — jusqu'à l'évacuation totale de toute conflictualité *réelle*, avec sa pénible perspective de désordre. De la même manière qu'il n'y a pas plus idéologique qu'un journaliste prétendant « ne pas faire d'idéologie », il n'y a pas plus politique qu'une série persuadée de ne pas faire de politique, combinaison paradoxale d'une politique procédant par dénégation de la politique. C'est que l'essentiel est que rien ne se voie — pour que tout opère. La politique visible étant absente, c'est la politique invisible qui fait son travail et qui, comme de juste, le fait avec d'autant plus d'efficacité qu'elle est invisible. C'est pourquoi *Un si grand soleil* est un agent de l'hégémonie infiniment plus efficace que BFM ou le JT de France 2 qui la précède. Tous les soirs, les esprits sont politiquement travaillés, avec une profondeur qui le dispute à l'inconscience générale, celle des scénaristes tout autant que celle des spectateurs. Travaillés à adhérer sans réserve à l'ordre social qui pourtant les maltraite, et ceci par les voies imperceptibles et débilitantes du « naturel », par les pouvoirs anesthésiques des reconnaissances immédiates, et immédiatement acritiques, où il s'agit de les enfoncer encore un peu plus — un si grand sommeil.

FRÉDÉRIC LORDON
Philosophe.

(1) Elian Barascud, « Montpellier : après le “master quantique”, l'université Paul-Valéry n'en a pas fini avec l'ésotérisme [<https://lepoing.net/montpellier-apres-le-master-quantique-luniversite-paul-valery-nen-a-pas-fini-avec-lesoterisme/>] », 17 février 2025.

(2) Elian Barascud, « Le développement personnel New Age, nouvelle méthode de management à l'université Paul-Valéry? [<https://lepoing.net/le-developpement-personnel-new-age-nouvelle-methode-de-management-a-luniversite-paul-valery/>] », 18 juin 2025.

Mot clés: [Audiovisuel](#) [Industrie culturelle](#) [France](#)

Cet article est aussi diffusé sous le titre : « “Un si grand soleil”, l'anti-“The Wire” ».